

L'ordinaire et le littéraire

Appel à la lutte pour une écriture laïcisée

Hervé Moëlo est membre de l'AFL depuis une dizaine d'années et organise à Nantes les classes lecture. En tant que responsable du Centre de Ressources Ville, il participe activement à la réflexion et aux actions menées avec différents partenaires sur la lecture et l'écriture à Nantes.

C'est particulièrement la question du lien (et surtout de l'absence de lien) entre les pratiques éducatives et la sociologie critique (médias, culture, arts, littérature...) qui guide ses travaux.

Cette réflexion a été élaborée dans le sillage de travaux sur les écritures ordinaires ainsi que d'auteurs situés à la frontière du prestige et de la marge littéraire. Au départ il y a un constat simple, fait à partir de deux adjectifs - ordinaire, littéraire - puis toute une série de questions posées par l'écriture ordinaire à la littérature.

Au moment où la culture littéraire entre massivement dans les programmes scolaires, au moment où les éditeurs n'ont jamais publié autant d'albums et de romans, il est urgent d'interroger le littéraire : la norme, la valeur, ses effets sur la lecture, l'écriture et quelques effets secondaires tel le statut de l'expert dans l'acte de la lecture littéraire.

Dans les écoles, cette « entrée en littérature » fait de plus en plus

oublier que les textes et les livres ont une implication sociale. Pour résister aux illusions littéraires (le plaisir gratuit de la lecture, l'imédiateté de la beauté du texte, la « petite musique » de l'auteur...), il faut sortir du texte pour saisir l'écrit dans le contexte de sa production et de sa diffusion : par la confrontation réelle et non pas fictive d'un rédacteur avec un vrai lecteur autour de ce qui leur est commun, l'ordinaire de l'existence sur lequel personne n'écrira jamais à leur place.

Évoquer ainsi le littéraire plutôt que la littérature, c'est aller au-delà des frontières traditionnellement délimitées par les textes, les livres et les bibliothèques. C'est nommer une valeur symbolique autonome qui s'aménage de nouvelles places dans l'imaginaire

culturel et scientifique. Son influence apparaît dans de multiples disciplines et des domaines, concernés de plus loin par l'esthétique des belles lettres : l'éducation, la formation, la communication, le journalisme, l'économie, la publicité, la politique...

Pour mener cette réflexion, il n'est pas nécessaire de réinventer des analyses qu'on ferait semblant de croire nouvelles. La réflexion de la sociologie de la culture et de la lecture a commencé il y a une trentaine d'années. On la dit volontiers dépassée. Il serait plus juste de préciser qu'on reste aujourd'hui sourd et aveugle, sans doute volontairement, à son thème le plus important : la critique de cet ethnocentrisme lettré qui laisse penser que « ceux qui ne lisent pas forment un peuple taciturne¹ ».

LES EFFETS D'UN EUPHÉMISME : L'ÉCRITURE ORDINAIRE

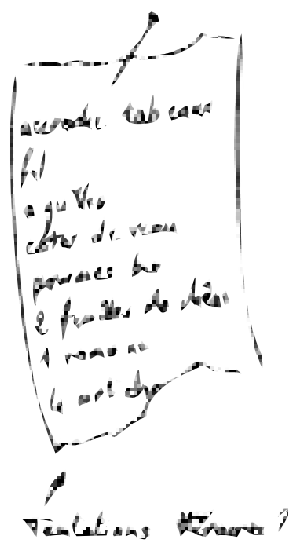
Le terme « écriture ordinaire » a été proposé et en partie instauré dans les sciences humaines, en particulier par les historiens de l'écriture. Synonyme d'écriture de n'importe qui, voire de n'importe quoi, il est souvent repris par les ethnologues, les sociologues ou les anthropologues travaillant sur les pratiques de l'écrit. Il comprend les écritures de soi (journaux intimes, pensées notées), les écrits pour soi (carnets de chansons recopiées, de citations, de vers, d'aphorismes), les récits de soi, les récits autobiographiques de famille, l'arbre généalogique, les livres de famille, les récits intimes. Il concerne aussi l'écriture de gestion de la vie quotidienne (listes, répertoires, etc.) ainsi que toutes les formes de courriers (gestion domestique, courriers anonymes, lettres aux journaux, aux autorités publiques...)².

Écriture de soi, journal intime, journal personnel, écritures ordinaires, autobiographie... L'usage des termes induit instantanément des définitions implicites et des sous-entendus culturels qui entraînent dans leur logique linguistique, tout un imaginaire culturel. Il s'agit d'éviter toute une série de clivages fréquemment mis en place sous formes d'oppositions : écrit autobiographique/écrit impersonnel, privé/public, intime/officiel, édité/non-édité, écriture de l'intériorité/écriture de l'extériorité, lettré/non-lettré, professionnel/amateur, écriture ordinaire/écriture littéraire... Dépasser ces dualismes permet d'aborder des problématiques qui font reconsidérer les classifications habituelles.

À le regarder de plus près, le terme « écriture ordinaire » fonctionne comme un repoussoir qui agit comme un euphémisme : il exclut d'emblée l'écriture littéraire tout en prenant soin d'éviter le mépris culturel.

Dans un ouvrage consacré aux *écritures quotidiennes*, l'auteur emploie des termes qui renvoient à d'étranges catégories : « *écrivain* », « *écrivain* », « *moins lettrés* », « *lettrés débutants* », « *piètres écrivains* », « *lecture lettrée idéale / scripteur ordinaire* », « *écrivain sans qualité* »³. Les valeurs qui sont sous-entendues par ces désignations n'y sont aucunement discutées. Ce processus a tout de l'euphémisme : il évite des termes désobligeants par une série de tournures à l'aspect bien plus doux. Tous ces termes semblent ainsi recouvrir une opposition simple et évidente entre les écrits de qualité littéraire et les autres.

Cette classification ne résiste pas longtemps à l'expérience des faits : peut-on sérieusement penser qu'une écriture qui ne serait pas *ordinaire* serait véritablement *extraordinaire*?



L'illusion de la *qualité* du texte comme élément de valeur est au cœur de l'imaginaire lettré. L'analyse moins mythologique de la norme littéraire montre à quel point les textes sont aussi fortement légitimés de l'extérieur, selon des critères qui n'ont aucun rapport avec la légendaire musicalité de la phrase.

RÉHABILITER L'ORDINAIRE ?

Aujourd'hui, où en est la valeur de l'ordinaire ? Comment est considérée et représentée la vie quotidienne ? Que fait-on de cette normalité qui fait si peu parler d'elle ? Difficile de saisir ce qui semble n'avoir rien de saisissant. Pour répondre à de telles questions, il faut avoir recours à des analyses qui évitent la banalisation du quotidien et résistent au réflexe de l'héroïsation par l'écriture.

Plus facile en revanche de décrire les tentatives de simuler un quotidien tout en esthétique. Il existe quelque chose comme un « syndrome de la petite gorgée de bière » : entre les « gens de peu » de Pierre Sansot, les petits plaisirs de Philippe Delerm et l'Amélie Poulain de Jean-Pierre Jeunet, le quotidien s'est fait une place toute *pauvrette* et modeste dans l'espace de la culture et des sciences humaines. Une certaine sociologie du pauvre, une psychologie à 1 g, une prétendue liberté de l'information, un pseudo sens de l'écoute... Le tout assaisonné d'une pincée de sémiologie, d'une pincée d'amour de l'art et d'une branche de « militance » (ce nouvel engagement bien plus chic, débarrassé de toute compromission idéologique)...

Et voilà établie dans notre imaginaire, l'idée d'un ordinaire



bien inoffensif, tout en charme et en lumières tamisées. Nous avons ainsi appris l'émerveillement face aux petites choses de la vie enrobées de petits plaisirs indicibles.

L'ordinaire est-il ici autre chose qu'un supplément d'âme ? Un alibi culturel qui permet de dire qu'on a pris en compte la réalité la plus prosaïque ? Une stratégie de cultivé pour éviter toute confrontation avec le grand ennemi : la vulgarité de ceux qui vivent normalement et s'en contentent. En vérité, ce n'est pas le familier mais l'ailleurs qui a le dessus : la perspective des voyages, l'attrait de l'évasion, la loi du loisir envahissant l'espace social, soutenus par la publicité et les médias. Ce bovarysme chic et moderne pour classe moyenne et supérieure a son écriture. Voyageuse ou introspective, divertissante ou exigeante, Nobel ou Goncourt, tout est là pour remplir les kiosques des aéroports et les sacs de plage.

Bref, on a beau faire, malgré les efforts, le quotidien ne semble jamais pouvoir se suffire à lui-même. Même quand il s'agit d'écrire sur la vie de ceux qu'on appelle de plus en plus « les vrais gens », de financer des ateliers d'écriture là où la culture est qualifiée de pauvre et d'*illettrée*, on sollicite comme remédiation le savoir-faire des artistes ou des écrivains pour apporter ce *plus* qui semble tant manquer au *moins*.

QUAND LA LECTURE (LETRÉE) N'A PAS D'AUTRE FIN QU'ELLE-MÊME

L'utilisation des euphémismes se retrouve dans d'autres situations linguistiques où il y a risque de stigmatisation. Ainsi, le terme *illettré*, créé à la fin des années

soixante est entré avec grand succès dans le vocabulaire politique à partir de 1981⁴. S'il dit bien ce qu'il veut dire, il se trompe en revanche sur la désignation de ceux qui l'emploient pour désigner les carences alphabétiques d'autrui. Ne pas être *illettré*, ce n'est pas forcément être *lettré* mais *lecteur*. La confusion entre les deux termes est fréquente, aussi bien dans le langage courant que chez les professionnels. Elle renvoie à la lecture lettrée, modèle de plus en plus systématique qui supporte assez mal la critique.

Dans un ouvrage relatant des trajectoires à la fois *bio* et *bibliographiques*⁵, les auteurs cherchent à délimiter les frontières de l'imaginaire lettré tel qu'il s'exprime chez les lecteurs qu'ils ont rencontrés. Il est fait selon eux de « distanciation » et de « désintéressement » alors que les « lectures ordinaires », captivées par le trompe-l'œil de l'intrigue ne font que participer au suspense, aux rebondissements et aux surprises. La lecture dite lettrée diffère des lectures ordinaires « *par l'emphase et la gratuité revendiquée de la pratique*. » Pour eux, le geste culturel de type lettré pense la lecture comme une fin en soi. Elle cherche à ignorer « *toute fin externe* » et s'indigne à l'idée de « *traiter la littérature non comme objet de contemplation, de délectation ou d'analyse, mais comme un instrument (...) permettant de satisfaire (avec plus ou moins de succès) des intérêts externes* ». Selon leur point de vue, l'imaginaire lettré considère que le livre peut servir à s'interroger sur le livre et non pas à « *faire quelque chose* ⁶ ».

De cette gratuité naît une illusion courante : le texte littéraire aurait sa propre valeur interne, indépendamment des basses conjonctures extérieures. Cette gratuité a un prix, parfois difficile à payer. Snobisme, culte de l'artiste, fétichisme du livre, bruit du papier, odeur de l'encre (« *privés d'or, privés d'encre* » écrit Christian Bobin) adoration des manuscrits originaux, sacralisation des objets d'écriture, muséification des maisons d'écrivains... Le discours littéraire contemporain dominant ne manque pas d'exemples édifiants.

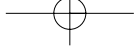
LA CROYANCE LITTÉRAIRE

Rendue célèbre par Roland Barthes, cette idée du plaisir du texte, débarrassé de toute impureté matérielle s'inscrit dans une dimension bien plus large. Dans le monde contemporain, la mutation et la dévaluation de la croyance ont été décrites sous de nouvelles formes : nouveaux espaces, nouveaux lieux de pratiques croyantes et nouveaux objets de foi.

S'il faut parler de croyance littéraire⁷, c'est qu'il s'agit bien de parvenir à « rationaliser l'irrational » pour comprendre à quel point une masse de lecteurs tombe d'accord pour succomber aux mêmes admirations. Voilà qui permet de rétablir un équilibre en pensant la valeur littéraire au-delà du texte, comme un phénomène collectif, fonctionnant grâce à la convergence des convictions.

Dans le domaine de l'art et de la culture, la croyance joue un rôle capital. La fréquentation régulière des musées, des théâtres ou des bibliothèques ne représente jamais que le résultat de tout un processus





de conviction profonde, désignant ces lieux comme bénéfiques, agréables voire nécessaires à l'existence. *A contrario*, les processus inverses de non-croyance (hérésie ou athéisme selon le point de vue que l'on adopte) permettent de comprendre la profondeur des oppositions à des actes pouvant sembler si évidents aux « pratiquants ».

Le déplacement du religieux vers l'art voit les succès massifs des expositions ou des commémorations comme de véritables processions laïques. À propos du centenaire Rimbaud, certaines hypothèses suggèrent l'idée que les artistes maudits endossent le statut de saints, mais saints « *pas comme les autres* ». Sans miracle, sans demande de guérison, ils semblent prendre la fonction de véritables saints laïques⁸.

Une idée reçue voudrait que l'essence de l'art renvoie au sacré depuis la nuit des temps. On peut facilement la qualifier de mystification en remontant toutes les strates idéologiques des discours historiques : des grottes de Lascaux à Van Gogh, la notion de travail et de sens quotidien de l'expression humaine a toujours été interprétée dans un sens transcendantal, accordant toujours le primat de l'artistique sur l'artisanal, de l'extraordinaire sur l'ordinaire, du métaphysique sur le modeste.

Aujourd'hui apparaissent d'étranges propositions de la part des médiateurs éducatifs et culturels : « entrer en littérature » comme on entre en religion, accepter et reconnaître la part d'irrationnel qui doit faire basculer le non pratiquant dans une fréquentation

soutenue de la littérature. S'agit-il vraiment de conversion, est-il aussi question de salut culturel ? Comment les écritures non littéraires peuvent-elles lutter ?

L'IMAGINAIRE LETTRE DES ÉCRITURE ORDINAIRE

L'observation des pratiques, la lecture des textes ainsi que l'attention aux commentaires de toute sorte sur le geste d'écrire font naître l'hypothèse de la très importante présence du littéraire dans les pratiques textuelles⁹ non pas seulement sous la forme lisible et facilement observable de références explicitées ou de formes stylistiques mais aussi sous l'aspect plus silencieux d'un imaginaire lettré qui occupe des espaces parallèles plus discrets : citations, symboliques de la lecture (bibliothèques, livres, scènes de lecture, textes...), symboliques de l'écriture (auteurs, scènes et objets d'écriture...) et épisodes aux accents souvent initiatiques. Cette présence physique des citations et des noms d'auteurs mais aussi ces mouvements instinctifs de l'écriture ont toutes les caracté-

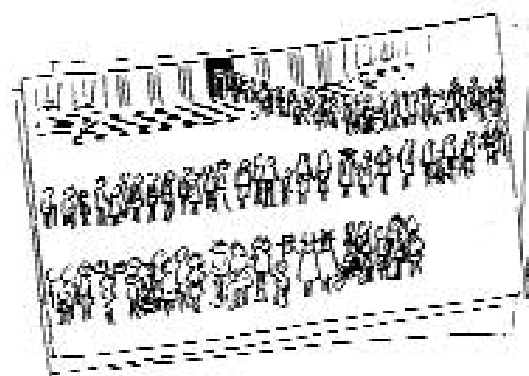
La présence du littéraire dans des écritures non littéraires

Du côté des sciences sociales, les différentes enquêtes (sur l'écriture personnelle, sur les histoires de vie, sur les autobiographies communistes...) font toutes apparaître un croisement imprévu des écritures amateurs – souvent suggérées par des médiateurs – avec les valeurs de l'univers littéraire.

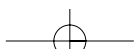
Malik Allam cite une femme qui évoque « *le sentiment d'appartenir à une collectivité d'écrivains diaristes ou autobiographes*, » « *à une sorte de communion des saints laïques* ». Elle sait que d'autres écrivent et elle fait partie de ces autres. Son activité n'est plus une « *manie* » de l'ombre, exercée par une personne.¹⁰

Dans « *Cher cahier...* », les témoignages sur l'écriture quotidienne, rassemblés par Philippe Lejeune, sont truffés d'allusion, parfois furtives, à des auteurs et des expériences littéraires. Il n'est jamais explicité à quel point ces écritures personnelles subissent l'influence de l'imaginaire lettré¹¹.

Dans *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, les témoignages des ouvriers de chantier du métro de Moscou, dans les années 30, révèlent la même contradiction entre une parole ordinaire que l'on cherche à produire par écrit et le goût progressif des rédacteurs pour une pratique du journal quotidien qui se transforme en véritable envie d'écrire¹².



— Hommage au manifeste de Lénine dans les années 60 ?
— Non, microscopique : Victor Hugo à Paris l'an dernier ...





ristiques d'une croyance qui agirait comme l'adhésion immédiate à l'objet d'une foi.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner qu'elle passe inaperçue dans la plupart des analyses : elle n'est pas visible et rarement expliquée. Nous voilà réduits à l'apercevoir par reflets, sous la forme de manifestations ou d'effets extérieurs qui s'accumulent les uns aux autres. C'est en particulier l'acte d'écrire qui apporte des renseignements précis : présence du livre, citations, évocation de faits à connotation littéraire, admiration des bibliothèques, souvenirs fondateurs... La reconstitution de cet environnement lettré est l'occasion de montrer à quel point une telle symbolique n'apparaît ni spontanément ni par hasard. Provoquée par un parcours culturel mais aussi par une pratique régulière de l'écriture elle est propulsée par une croyance qui agit comme un véritable moteur.

ATTENTION, LECTURE LITTÉRAIRE !

Que faire de ces analyses ? Formateurs, professeurs, éducateurs, animateurs, médiateurs de l'écrit... Il nous appartient certainement de réfléchir aux rapports que nous entretenons avec le littéraire. L'ambiguïté de ce qui se transmet dans les écoles tout autant que dans les ateliers d'écriture ou d'autres lieux de formation est à la mesure du succès de la *littérisation* des pratiques de lecture et d'écriture.

Du côté de la lecture, la réception littéraire des textes n'est-elle pas insuffisante ? Lire un texte en attendant ses impacts littéraires, c'est développer une école de la décep-

tion. Le littéraire pèse sur notre lecture comme si les textes subissaient une menace permanente d'*illettrisme*. Il agit comme une lunette dont l'optique est déjà réglée en attendant des images auxquelles il est destiné. D'un texte, quel qu'il soit, on attend l'émergence d'une marque littéraire comme s'il y avait une impatience à combler.

Cette « impatience littéraire » renvoie à l'ethnocentrisme lettré décrit par la sociologie critique. Jacques Bouveresse explique la manière dont Wittgenstein considérait qu'il n'y avait que deux philosophies possibles : l'une qui consiste à aborder les idées avec des idées préconçues, avec le désir et l'obsession de lire et d'entendre ce qu'on attendait, et l'autre qui consiste simplement à « regarder et voir » la réalité que tout le monde peut constater. Il y a selon lui, un choix majeur à faire en philosophie « *entre la patience scrutatrice du regard attentif à des faits considérés souvent comme insignifiants et ce que l'on pourrait appeler l'impatience du concept*¹³. »

Mettre en avant le regard lettré, c'est s'assurer une lecture déformée. C'est aussi ignorer superbement ces écrits auxquels on n'accorde même plus le statut de texte : écrits qualifiés de sociaux à une époque où les lettrés inventaient l'illettrisme, écrits clandestins qui circulent dans cette *culture du pauvre* que Richard Hoggart avait réussi à rendre visible dans les années 50. Que deviennent les écrits ordinaires lorsqu'ils ne sont plus pris en compte par les pratiques culturelles dominantes ? Ils continuent leur existence avec l'aplomb du réalisme, insensibles au mépris dont ils sont l'objet. Aucun doute là-dessus, face au renforcement du littéraire, les pratiques populaires

ont tout à perdre. Développer l'illusion de la gratuité et du plaisir du texte, c'est minimiser l'impact du contexte extérieur sur la valeur textuelle. C'est aussi faire oublier que les conditions individuelles de l'écriture sont aussi des conditions sociales de production.

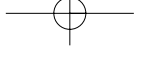
APPEL A LA LUTTE POUR UNE ECRITURE LAICISEE

Bien plus globalement, est-il possible de penser l'écriture en dehors de la croyance littéraire ? Peut-on écrire en dehors de tout rattachement à l'imaginaire lettré ? Quelles que soient les difficultés de résister à la tentation littéraire, il est difficile d'accepter que l'écriture ordinaire soit désignée, comme une écriture à laquelle il manque toujours quelque chose.

Elle est au contraire la voie du retour du littéraire dans l'espace de l'ordinaire, renvoyant ainsi à l'expérience vécue plutôt qu'à d'autres lectures, à la réalité des faits plutôt qu'à l'évasion, à « l'imagination exacte » plutôt qu'à la mythologie. En d'autres termes, l'écriture ordinaire a les moyens de s'affirmer comme la version laïque de l'écriture littéraire. Véritable geste de désacralisation, elle renvoie au littéraire les reflets multiples et exagérés de sa propre valeur. Contre l'hégémonie des belles lettres, cette écriture-là nous donne l'opportunité de désenchanter nos émotions littéraires en leur redonnant le sens des réalités. Débarrassé de l'habillage encombrant de la lecture lettrée, l'ordinaire peut renouer avec bien des démarches textuelles aux intentions non médiatiques.

Les perspectives ne sont pas innombrables - ce qui simplifie la tâche. Il s'agit bien évidemment d'interroger la présence de la littérature





dans tous les secteurs concernés : école, ateliers d'écriture, journaux, sites internet, formation, correspondances... A quoi sert-elle réellement ? Que reflète-t-elle des pratiques de lecture et d'écriture ? Quelle place laisse-t-elle à l'expression des vies réelles ? - et non pas recréées par on ne sait quelle fonction magique de l'écriture fictive et narrative.

Il s'agit aussi de porter un regard nouveau sur ces nouveaux objets *littérordinares* qui fleurissent autour de nous sans que nous y prêtions une attention vraiment sérieuse. Comment parvenir à les lire loin de la norme littéraire ? Est-on capable de réinventer une lecture qui accorde un sens honnête et authentique à ces écrits qui ne cherchent pas l'impact esthétique mais qui expriment la réalité des existences ? Quels sont les moyens réels de les produire et surtout de les faire vivre loin du faisceau littéraire, sans pour autant tomber dans le folklorique et le gouffre du particulier ?

Il s'agit enfin de retravailler sérieusement la question et les moyens de la diffusion : créer des réseaux ordinaires de lecture et d'écriture, repérer ceux qui existent déjà, les prendre comme objet d'analyse et de compréhension : comment fonctionnent-ils ? quels sont leurs effets ?

Allégés de toutes ces illusions mais renforcés par l'énergie apportée par une telle position de résistance aux injonctions culturelles, nous voilà très proches de « l'élan vital » cher à Freinet. Il reste à répéter l'urgence d'une autre croyance : développer une éducation critique qui n'accepte pas de confondre culture et sacré, vérité et beauté, apprentissage et conversion. Quoi de plus enthousiasmant ?

Hervé Moëlo

Ce texte est publié dans les Actes de Lecture n° 85 de septembre 2004. Un autre écrit fait suite dans les Actes de Lecture n° 87 : Écrire sans héroïsme.

- 1 Christian Bobin, *Une petite robe de fête*, Editions Gallimard, 1991.
- 2 Voir Bernard Puda, « *Écritures non professionnelles et prises de paroles* », dans *Les actes de lecture*, n° 69, Association Française pour la Lecture, mars 2000, p. 93-96.
- 3 Daniel Fabre (sous la direction de), *Par écrit, Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 1997, pp. 1 à 56. Les termes renvoient dans l'ordre des citations aux pages 5, 6, 15, 25, 27, 33 et 49.
- 4 Voir Bernard Puda, « *Lettrés, illettrés et politique* », *Genèses*, n° 8, Paris, juin 1992, p. 169-181.
- 5 Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Puda, *Histoires de Lecteurs*, Paris, Nathan, 1999.
- 6 Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Puda, « *Lectures ordinaires* », dans *Lire et faire lire*, le Monde Éditions, 1995, p. 38.
- 7 « *Genèse de la croyance littéraire* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 123, Paris. 1998.

- 8 Voir notamment Nathalie Heinich, *La Gloire de van Gogh*, essai d'anthropologie de l'admiration, Paris, Éditions de Minuit, 1991 et Julie Tardieu, « *Le centenaire de Rimbaud* », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 126-127, Paris, mars 99, p. 116-119.
- 9 Cette intuition commence à apparaître timidement et de façon assez peu critique dans la réflexion sur les offres d'écriture. Voir à propos de l'écriture de collégiens Marie-Claude Penloup *La Tentation du littéraire. Essai sur le rapport à l'écriture littéraire du scripteur ordinaire*, Didier-ENS, 2000.
- 10 Malik Allam, *Journaux intimes Une sociologie de l'écriture personnelle*, Paris, Logiques sociales, l'Harmattan, 1996, p. 177.
- 11 Philippe Lejeune, (recueillis et présentés par) « *Cher cahier...* », *id. cit.*
- 12 Claude Pannetier et Bernard Puda (co-direction), *Autobiographies, autocritiques, aveux du monde communiste*, Paris, Berlin, 2002.
- 13 Jacques Bouveresse, *Le Mythe de l'intériorité, Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987.

